

NOUVELLE SÉRIE — 2^e ANNÉE
1896



LE
TOUR DU MONDE

JOURNAL
DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1850.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
NEW-YORK, 15, FIFTH AVENUE STREET, STRAND

1896

Made in France



Pa. 4^e 130



ENFANTS JUIFS. -- DESSIN DE GORDON.

PROMENADE EN TUNISIE

Par M. Henri Lorin

IV

Sfax et les terres sialines – Le Sahel – Mehdia – Visite 'El Djem –
Sousse – L'Enfida – Retour à Tunis

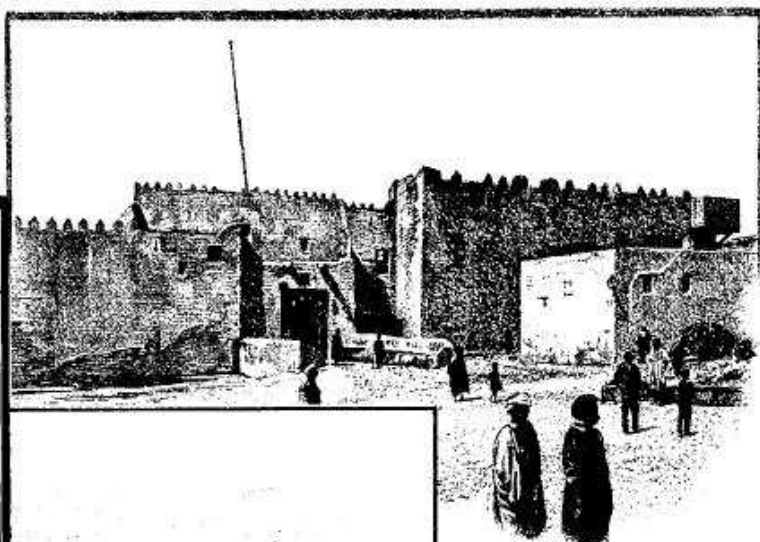
Nous allons terminer par le Sahel notre excursion en Tunisie ; c'est la zone maritime, qui commence aux terrasses orientales du Cap Bon, et dont Sfax marque au sud l'extrême limite; région prédestinée de l'olivier, mais propre encore à bien d'autres cultures, le Sahel est une des parties riches et peuplées de la Tunisie; les habitants en sont, pour lu plupart, des Berbères depuis longtemp sédentaires, race industrielle et dure au travail, qui déjà comprend les bénéfices de l'occupation française et nous fournira nos meilleurs auxiliaires pour la rénovation économique de la Régence.

Nous mouillons devant Sfax au petit jour, à trois milles en mer; les fonctionnaires du contrôle, aussitôt montés à bord, nous apportent le programme de la réception; c'est plein de promesses, et, pour commencer, nous aurons autour du *Félix Touache* une fantasia navale; voici, en effet, remorquées par des chaloupes à vapeur, deux longues files de barques de pêche; elles se détachent de la ligne lointaine du rivage, devant laquelle d'autres bâtiments, à l'ancre, mettent un réseau confus de voiles et de mats; la ville, à la distance où nous sommes, apparaît comme un pâté blanc, avec, en avant, des masses plus sombres : ce sont les hangars qui entourent le vieux port et les remblais en construction qui encadreront le nouveau.

La flotille avance; nous distinguons maintenant l'armature des barques, qui sont les trainières des pêcheurs des Iles Kerkennna. Vingt-cinq ou trente personnes peuvent prendre place dans ces embarcations non pontées, arrondies à l'avant comme les gabares des canaux de Hollande, et munies de deux mâts l'un droit à l'avant, l'autre, au centre, incliné vers l'arrière; elles manoeuvrent avec deux voiles, un foc et une cape, tiennent très bien la mer et, malgré leur forme lourde, prennent facilement le vent. Les marins sont debout sur leurs bancs, et saluent en agitant des drapeaux; ce sont des hommes vigoureux, trapus, bronzés par le soleil et l'embrun, coiffés d'un large turban et vêtus d'une gandoura brune, sans burnous; ils sont en costume de travail, et vont en effet travailler devant nous; ce n'est pas que la manoeuvre soit difficile, la mer est au calme plat, et les remorqueurs, habilement conduits, embrouillent autour de nous les files de leurs barques. sans que les équipages aient même à surveiller le mouvement; mais la plupart de ces pêcheurs sont des Àïssaouas: ils ont apporté les objets nécessaires pour nous donner une séance, et nous aurons la rare bonne fortune de voir leurs exercices en plein air, en pleine mer même; tous les accessoires sont à bord : les instruments de musique destinés à rythmer les mouvements préparatoires, les tringles affilées dont on se perce les joues, les sabres et les raquettes épineuses de cactus; dans l'ordre normal, toute la cérémonie se déroule sous nos yeux; elle ne diffère pas sensiblement de celle de la semaine dernière, à Kairouan: mais nous comprenons mieux encore comment ces corporations religieuses ont pénétré dans la vie journalière des indigènes, eu voyant les confrères, au sortir de l'épreuve et du sommeil hypnotique, reprendre aussitôt leur place et, s'il y a lieu, mettre la main à la manoeuvre.

Pour terminer, les barques se rangeront sur deux lignes, et nous les passerons en revue ; le vapeur des ponts et chaussées, le *Fresnel*, sur lequel nous sommes descendus, déborde le *Félix Touache*, et s'avance à petite vitesse, entre deux files de Kerkenniens; tous ces braves pêcheurs ont pavoisé leurs barques; ceux qui n'avaient pas de pavillons ont hissé sur leur poupe un mouchoir rouge, auquel il ne manque que le croissant pour représenter exactement le drapeau beylical ; ils ont apporté leurs fusils, et nous poursuivent d'assourdissantes décharges: il n'y aurait pas de vraie fête, en ces pays, si l'on ne brûlait de la poudre.

En approchant du port, entre les bouées qui jalonnent le chenal provisoire, nous passons devant un groupe de bâtiments grecs, venus de L'Archipel pour la pêche; plus allongés et plus fins que les trainières de Kerkenna, ce sont de jolies goélettes aux mâts chargés de voiles latines, et dont la coque est peinte de couleurs claires, jaune, bleue ou rosé, coupées de lignes noires, comme les caisses des anciennes calèches; ils ont fait, semble-t-il, un brin de toilette en notre honneur, et hissent devant nous leur pavillon blanc à raies bleues.



VUES DE SEAX. — DESSIN DE BOUDIER.

Les travaux du port sont activement poussés; Sfax est une ville d'industrie arabe prospère; les environs se transforment de jour en jour par l'extension des cultures d'oliviers, et le trafic des phosphates de Gafsa doit fournir aux chargeurs, d'ici deux ans, un fret considérable; la compagnie chargée des travaux est celle qui a déjà creusé le port de Tunis et remanie actuellement celui de Sousse; les fonds étant très stables, à Sfax, de simples dragages suffiront pour assurer aux bateaux, en zone abritée, des profondeurs fixes de 6 m. 50: les déblais, refoulés dans les tuyaux, élèvent peu à peu les digues entre lesquelles sera pratiqué le chenal; il est notable que la rade de Sfax est ordinairement calme, la houle et le vent du large étant brisés par l'obstacle des îles Kerkenna.

Notre entrée à Sfax, moins la cavalcade, a été aussi brillante que celle de Kairouan ; du port au bureau du contrôle, où nous nous arrêtons, nous marchons sous des guirlandes, entre des drapeaux: deux haies touffues de spectateurs s'écrasent sur notre passage, si denses que les gendarmes ont de la peine à faire respecter le cortège; aux maisons voisines de la ville européenne, poste, cercle des officiers, hôtel de France, les terrasses et les fenêtres sont bondées de curieux; les enfants des écoles, garçons et filles, sont au premier rang de la foule, et c'est plaisir de voir ces bambins, d'origines si diverses, s'associer à une manifestation commune en l'honneur du premier magistral français de Tunisie; leurs maîtres sont tous parmi eux, laïques français et indigènes, maristes aux longues redingotes, bonnes sœurs empressées à faire valoir les bouquets que doivent offrir leurs élèves; et quelques-uns des petits garçons nous jouent une *Marseillaise* de fanfare qui nous a touchés plus que bien d'autres.

Pour juger l'ensemble de la topographie de Sfax, nul observatoire ne vaut la terrasse de la riche maison arabe où Si Djellouli, le distingué caïd actuel, nous a conviés pour une exquise collation; la ville n'est pas, comme Sousse, bâtie en amphithéâtre, mais presque plate, écrasée au bord de la mer; ses fortifications laissent libre un rivage assez étendu, où s'est élevé le quartier européen, mais le trait caractéristique est autour de l'agglomération centrale, la dispersion des villas à travers les jardins; Sfax n'est pas tout entière en elle-même; à la différence des Gabsi dans leur oasis, les Sfaxiotes ont dans la banlieue leur habitation de campagne en même temps que leur domaine de rapport.

Il suffit d'errer quelques heures dans les rues de la ville indigène pour se convaincre de la richesse de Sfax : dans les souks, les ateliers de Forgerons sont particulièrement actifs; là sont fabriquées les charrues, ainsi que les divers outils nécessaires à la culture de l'olivier; M. L..., qui avait fait à Gabès une expérience de jardinage, a voulu manier un marteau dans une forge de Sfax; comme il n'a pas négligé d'ailleurs de goûter aux raquettes de cactus que

mangent les Aïssaouas, il emportera de son voyage une collection pas banale de souvenirs personnels, et nous une idée très vive de son énergie et de sa bonne humeur.

Beaucoup de maisons arabes, à Sfax, sont belles et bien décorées; les portes extérieures sont ornées, non plus seulement de dessins de clous, mais de ferrures compliquées, véritables arabesques de métal; des faïences du meilleur style indigène encadrent les battants et les croisées; nous en avons vu, chez le gouverneur, d'aussi remarquables que celles de la mosquée du Barbier, formant des panneaux dont les verts, notamment, m'ont paru profonds et solides; le plafond, dans la même salle, est cloisonné d'épais madriers, peints d'entrelacs de couleurs variées sur fond rouge. Puis, jetant un regard furtivement dans les patios de maisons entrebâillées, nous avons aperçu des dalles soigneusement jointes, des colonnades de marbre, aux chapiteaux ciselés, des vitraux recouverts de fins grillages de plâtre; il règne dans toute cette ville un goût de luxe et de confort. C'est aussi que les Sfaxiotes sont très entreprenants; on en rencontre à travers toute la Tunisie, merciers ou épiciers ambulants, qui portent de marché en marché leur pacotille, à dos de mulet.

Un apéritif au cercle militaire nous a préparés au lunch du gouverneur, qui n'est lui-même qu'une préface, car nous devons déjeuner à Aïn-el-Meil, à la limite actuelle des terres *sialines* complantées en oliviers; nous aurons tout le loisir d'étudier en chemin, sur une vingtaine de kilomètres, ce très intéressant district agricole; un de nos compagnons, M. de Lespinasse, est ici chez lui; colon des environs de Sfax, et colon résident, il connaît mieux que personne les conditions locales, et nous prodigue de très instructives explications. Contrairement à une erreur qu'excuse la consonance du mot, l'épithète de *sialines* n'a rien de géologique; elle s'applique simplement aux terres qu'un ancien bey du XVI^e siècle je crois, a concédées à la famille Siala; ces privilégiés, ignorant l'immense fortune qui leur était remise, se bornèrent à faire mesurer quelques champs autour de Sfax, et, jusqu'à nos jours, la majeure partie de la concession resta en friche; récemment, des descendants ayant tenté des occupations nouvelles, le ministre Khéreddine fit révoquer la donation, et de très grands domaines se trouvèrent ainsi vacants; sur le caïdat de Sfax, qui est étendu d'un demi-million d'hectares, la population indigène des Métellits avait pris l'habitude de circuler en toute liberté, poussant ses troupeaux de place en place et faisant de tout le pays une terre de parcours.

Le service des domaines de Tunis poursuit méthodiquement aujourd'hui la reconnaissance des terres sialines, en vue de les ouvrir à la colonisation: la difficulté principale consiste à fixer les Métellits, en leur créant des réserves suffisantes pour leur entretien et celui de leurs troupeaux: la compagnie des phosphates de Gafsa, comme

subvention à la construction du chemin de fer de la côte, aura 30 000 hectares de terres sialines; les travaux actuellement en cours délimiteront de plus 20000 hectares, et, depuis déjà plusieurs années, tous les environs immédiats du Sfax sont appropriés. L'État vend les terres alloties *dix francs l'hectare* ; l'olivier planté sur ces terres n'est en plein rapport qu'au bout de dix ans; il faut donc attendre longtemps les revenus; mais les conditions d'acquisition et de mise en valeur sont si favorables qu'il y a là, soit pour des capitalistes isolés, soit pour des associations de petits capitaux, un placement très digne d'attention; l'unique condition du succès est le choix d'un bon gérant.



FANTASIA À SFAX. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Au sortir des remparts de Sfax, la roule que nous suivons traverse d'abord des jardins; ce sont les propriétés rurales des commerçants de Sfax; ils y ont une petite maison, où ils viennent, souvent coucher; ils cultivent là des légumes, des arbres fruitiers et particulièrement des amandiers; des puits ou des citernes fournissent l'eau en quantité suffisante; des murs de terre, couronnés de cactus épineux, bornent les domaines. Au delà des jardins, commencent les olivettes, plantées en rangs très serrés d'abord, ce sont les plus anciennes, puis de plus en

plus clairsemées, au point que les plantations récentes ne comptent guère que vingt ou vingt-cinq arbres à l'hectare; on voit dans quel sens il faut entendre le mot, courant en Tunisie, de *forêt* d'oliviers. Cette culture devient, chaque jour, plus scientifique: dans les premières années, on sème entre les oliviers des céréales, surtout de l'orge; mais, dès que l'arbre est en plein rapport, on le laisse seul maître de la terre, et de faibles pluies annuelles suffisent alors à l'entretenir; la taille est une opération très délicate; jadis on faisait pousser l'arbre en dôme; aujourd'hui les oléiculteurs de Sfax préfèrent une taille en calice, qui creuse le centre et répartit mieux les influences atmosphériques sur toutes les parties de la ramure.

Empierrée d'abord, notre route n'était plus qu'une piste sableuse, où nos voitures s'embourbaient à chaque pas; c'était presque humiliant, cette marche intermittente. quand nous commençâmes à défiler entre les cavaliers Métellits, rangés des deux côtés du chemin ; nous arrivons, par petits paquets, et nous mettons à table sous une grande tente, sans les derniers retardataires, car nos minutes sont comptées, et le menu, franco-arabe, est menaçant; j'ai garde longtemps le goût d'une *chekchouka*. redoutable composition d'œufs, de tomates et de piments.

Assis auprès de leurs chevaux, sous le soleil cuisant, les Métellits ont attendu patiemment la fin de notre repas, pour nous donner après une fantasia originale, avec des mouvements d'ensemble; cavalier par cavalier d'abord, puis deux à deux, quatre à quatre, enfin par escadrons en masse, ils gravissent au galop la rampe pierreuse du haut de laquelle nous dominons le pays; ils vont s'arrêter sur l'autre versant, au milieu des cailloux, sur lesquels buttent les chevaux; nous sommes ici sur une terre trop rocheuse pour l'olivier, mais à nos pieds, indéfinies dans la direction de Sfax, les plantations alignent leurs rangées, et cette colline n'est qu'un îlot de mauvais terroir dans un district cultivable qui peut être encore beaucoup étendu vers l'ouest. Quelques tramways établis sur les plus importantes des pistes qui partent de Sfax en éventail activeraient la colonisation à travers ce pays, frayé sans doute, mais où la nature sablonneuse du sol rend les transports difficiles.

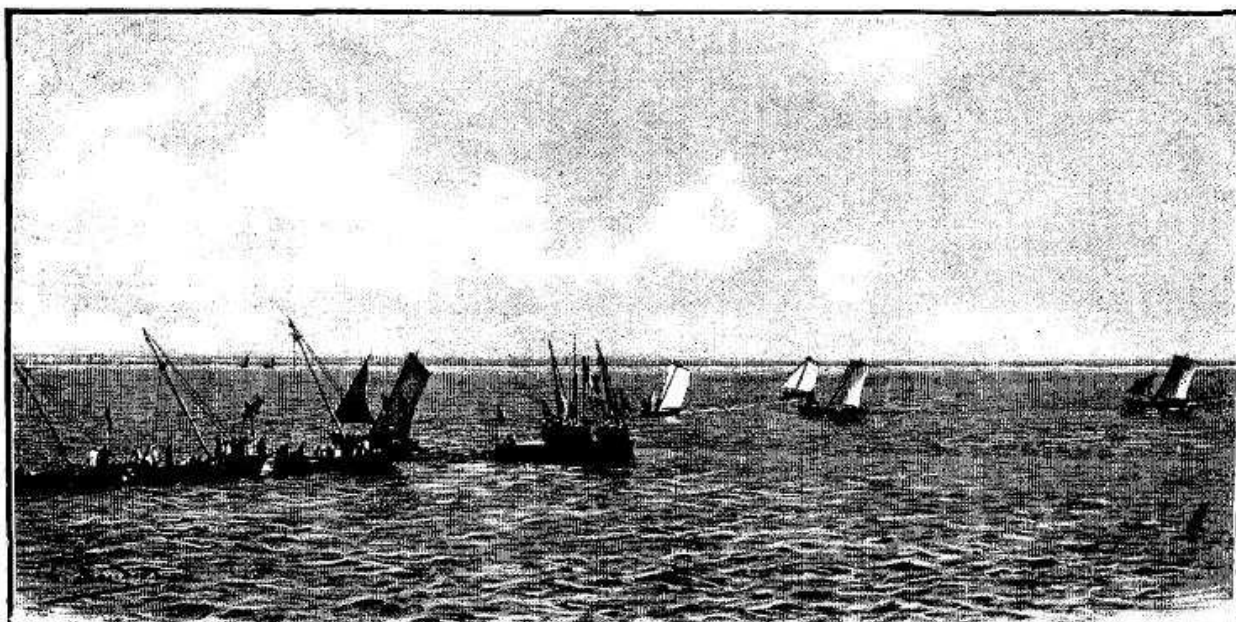
Les progrès accomplis déjà montrent quelles sont les qualités des colons fixés à Sfax; on sent, autour de cette ville, la continuité, l'intelligence de leurs efforts. M. de Lespinasse l'a dit, en termes excellents, à la réception qui nous fut faite avant notre embarquement : A Sfax, on ne s'attarde pas à d'irritantes et vaines querelles politiques, on veut seulement travailler.... On y réussit fort bien aussi, pensions-nous tous en remontant sur le *Fresnel* qui nous ramenait à bord; les contrôleurs, des officiers, de notables habitants nous accompagnent jusqu'au *Félix Touache* nous traînant à la remorque deux grandes traînieres de Kerkenna, *l'amin* des pêcheurs debout parmi des musiciens, au pied du mâât d'avant; nous revoyons les travaux du

port, et, pendant que la ville se lasse et se fait petite derrière nous, la conviction s'établit plus nette et plus explicite en notre esprit qu'elle mérite et peut se promettre un brillant avenir.



CAVALIER SOUASSI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous quittons le *Félix Touache* à Mehdia, le lendemain matin, non sans remercier le capitaine, qui s'est multiplié, ainsi que son équipage, pour nous rendre agréable le séjour à son bord; la mer nous a été si clémente, que nous avons pris tous nos repas sur le pont et que nul d'entre nous n'a eu à proposer de spécifique contre le mal de mer; c'est presque à regret que nous reprenons pied sur terre, mais il nous faut maintenant traverser le Sahel proprement dit par Mehdia, El Djem qui déjà confine aux steppes, Djemal, Sousse et l'Enfida; nous voyagerons en landau, comme au début de la tournée, et les spectacles nouveaux ne nous manqueront pas.



FANTASIA NAVALE. — DESSIN DE LOUDIER.